

l'histoire vraie, documentaire, comme nous commençons à la souhaiter, et comme nos arrière-neveux l'exigeront sans doute, il n'y a que les contemporains qui puissent la bien écrire, parce qu'ils le font sans s'en douter, et surtout parce que s'adressant à des spectateurs qui les peuvent contrôler, ils osent rarement se permettre des inexactitudes trop flagrantes.

Notez que je ne parle pas seulement des faits officiels, des



HERRMANN (H.). *Marché aux poissons, à Amsterdam.*

grandes pages de l'histoire. L'autorité que de pareilles peintures acquièrent, quand elles ont un artiste de talent pour auteur, est si considérable, qu'elles en deviennent en quelque sorte définitives. Est-il une époque qui, par le faste, par la multiplicité des anecdotes et l'abondance des documents, égale le règne de Louis XIV. Certes le mariage du grand roi, ses victoires, ses conquêtes ont bien de quoi tenter un peintre amoureux de l'éclat. Un très petit nombre d'artistes, cependant, ont sacrifié à la tentation. Comptez-les bien, vous en trouverez à peine quatre ou cinq. Pourquoi? C'est

que Le Brun, dans sa suite de ses compositions de l'*Histoire du roi*, a traité la question de façon à dégoûter les plus hardis. Désormais, on peut le dire sans hésiter, la place est prise.

J'en pourrais écrire autant pour le *Serment du Jeu de Paume* et le *Couronnement*. Qui donc après David osera jamais les recommencer? Mais l'histoire d'un pays ne se concentre pas uniquement dans une suite plus ou moins nombreuse de grands événements politiques. A côté de la vie publique, il y a l'existence privée. A côté de l'histoire *extérieure*, qui nous raconte les évolutions d'un peuple, les commotions d'une nation, les transformations d'une race, il y a l'histoire *intérieure* qui nous dévoile ses mœurs, ses usages, son caractère. Une page de Tacite nous émeut, mais nous aimons aussi à lire Suétone; et nous éprouvons presque plus d'émotion à considérer les mystérieuses arabesques qui décoraient à Pompéi la maison de Sallustius ou celle de Pansa, qu'à contempler la colonne de Phocas ou l'arc de Septime-Sévère.

Étudiez les chefs-d'œuvre des petits maîtres hollandais, de Steen, de Terburg, de Metz, d'Ostade, ne vous en disent-ils pas plus sur l'histoire des Provinces-Unies, que la prose indigeste de Le Clerc et les pesantes compilations de Wagenaar?

Mais voilà assez d'érudition facile! Revenons au Salon. C'est notre devoir au reste; et puisqu'aussi bien nous venons de parler de l'histoire écrite en peinture par les contemporains, contemplons les *Bataillons scolaires* de M. Geoffroy, les *Fous* de M. Béraud, le *Train de Versailles* de M. Michel Lévy et cette gracieuse chevauchée que M. Maxime Claude intitule *A la mer*. Que dis-je! contemplons encore cent autres de ces tableaux, car c'est par centaines que ces documents intimes se retrouvent au Salon de chaque année. Certes voilà, comme au temps de Terburg et de Metz, la vie privée dévoilée sous ses aspects divers, sinon avec un égal talent du moins avec une singulière exactitude, et surtout avec une franchise rare.

J'irai plus loin encore, et, à l'appui de la thèse que je développais à l'instant, j'ajouterai: N'est-ce pas un tableau d'histoire au sens le plus



GEOFFROY (J.). LE LAVABO À L'ÉCOLE MATERNELLE

complet de ce mot que ce défilé de nos futurs soldats que M. Geoffroy expose au présent salon? Le soleil du 14 juillet inonde de ses brûlantes clartés Paris en fête et les rues pavées. La ville entière s'est parée des couleurs nationales; la place de l'Hôtel-de-Ville resplendit et la génération nouvelle, sac au dos, fusil sur l'épaule, défile au milieu de l'enthousiasme général et au bruit des acclamations.



ECHTLER (A). *Cinq Orphelins.*

« Marcher au pas, ça fait aimer la gloire! » On chantait cela gaiement au temps de notre jeunesse. Pauvre jeunesse, elle est bien loin! Pauvre gloire, elle est loin aussi! Mais admirez la martiale attitude de ces futurs conscrits, leur héroïque tournure. L'espoir vous rentrera au cœur, et pour les peuples l'espoir c'est presque la force.

Si M. Geoffroy essaye de retracer, dans ce curieux tableau, l'histoire de notre reconstitution militaire, dans une autre toile, *le Lavabo à l'École maternelle*, il nous dévoile un de ces mille épisodes qui marquent la féconde transformation de notre enseignement public. Quelle preuve, en effet, plus touchante, peut-on nous offrir de la

sollicitude de l'État pour la génération en herbe, que le spectacle de ces belles et sympathiques jeunes femmes apprenant aux marmots de notre époque à débarbouiller leur figure en même temps qu'elles leur enseignent à débrouiller leurs petites pensées. C'est l'ordre et la propreté introduites à la fois dans les habitudes du corps et dans celles de l'intelligence ; le « *Mens sana in corpore sano* », sur lequel l'École de Salerne édifiât son système. C'est l'éducation moderne saisie sur le fait.

M. Geoffroy, du reste, n'est pas le seul de nos peintres qui ait été frappé par cette ingénieuse sollicitude de notre Société pour tout ce qui concerne l'enfance. Il n'est pas le seul non plus qui tienne à nous en conserver le souvenir. M. Truphème aime également ces spectacles et leur consacre volontiers son pinceau. On en peut dire autant de Mme Lavieille.

Cette année M. Truphème nous montre *la Coupe et la couture à l'école communale de jeunes filles de la Tombe-Issoire*, et Mme Lavieille un *Cours de dessin dans une école communale de filles de Paris*. A considérer ces pages si touchantes, si sincèrement observées, on se sent presque ému de voir le soin discret, intelligent, que l'État prend de façonner pour l'avenir des mères de famille, des artistes, des femmes de foyer. Et l'on se dit malgré soi que peut-être, si les Régimes précédents eussent agi de même, bien des problèmes qui nous inquiètent se trouveraient certainement résolus. En tout cas, le farouche tableau de M. Béraud ne présenterait probablement point à nos yeux un intérêt d'actualité si poignant.

N'est-ce pas en effet, là aussi, une page de notre histoire bien saisissante et bien vraie, une sorte de procès-verbal de la terrible névrose qui sévit avec un impitoyable acharnement sur notre génération fatiguée ! Combien d'intelligences ont sombré au milieu de la tempête déchaînée sur nous, qui eussent résisté si elles avaient été lestées d'une éducation plus solide ! Ambition, amour, orgueil, religiosité, toutes les passions qui devraient faire l'homme grand, généreux, productif, concourent désormais à troubler sa raison ; par tout,



BÉRAUD (J.) - LES FOUS